

René Lew
à Dimensions de la psychanalyse
Préparation du colloque d'octobre 2003
pour le 17 mai 2003
(version provisoire)

Rendre compte de la pratique

I. La psychanalyse entre particulier et général

(31 mars 2003)

Qu'est-ce qui nous permet de conserver sa raison particulière à chaque cure (à chaque sujet — même non individualisable —, à chaque acte analytique) sans pour autant contredire l'universel de la psychanalyse, sinon le construire ? Quel mode théorique peut en faire le compte rendu sans contredire la démarche singulière ? Car il s'agit bien, comme y incite Freud, de se départir dans chaque cas, sinon de toute idée préconçue (ce serait impossible), du moins de l'insistance d'une conception applicable dans tous les azimuts.

*

1. Son abord déontique

Dans des termes qui me sont récents (datant du colloque sur l'Autre du 15 mars dernier), je suggérerai qu'il s'agit de faire opérer non une cause (par exemple, le psychanalyste n'est pas cause de la cure, ni même l'analysant), mais un rapport raison(s)/condition(s), réunissant, sur un mode à spécifier, des voies vers le réel, les unes contingentes, les autres simplement possibles. Autrement dit, dans la locution « raison particulière », chacun des deux mots a son importance : le particulier nécessite et implique le contingent, de même qu'il s'en soutient. C'est pourquoi j'insiste sur la déontique, et non comme Lacan sur l'ontique : le contingent me paraît plus proche du facultatif que l'impératif ne l'est du nécessaire.

La déontique en effet insiste elle-même non seulement sur les impératifs et les interdits (plutôt que sur nécessité(s) et impossibilité(s)), mais aussi sur le singulier vis-à-vis du collectif, sur le devoir-être (*soll Ich werden*) plutôt que sur l'être, sur l'acte et non l'état, prenant les normes sous l'angle de leurs modulations, autrement dit celles-ci fondent leur dialectique sur leur conditionalité et leurs raisons (pure-pratique, kantienne, ou quantifiée, œdipienne). Pour moi la déontique fait passer l'intension avant l'intention ou l'intuition. La déontique (plurielle) est une logique du transfert et, au-delà, du social, même abordé par ses discours, une logique de l'éthique (et sans éthique pas de cure), de là c'est une logique du désir. Mais cela n'implique en rien un quelconque « calcul » de l'interprétation : au fond, ce n'est pas de ce type d'après-coup qu'il s'agit.

Je me souviens d'être allé à Clermont-Ferrand discuter en public avec alors le potentat local de l'E.C.F., en 1985 et quelques, pour débrouiller les recouvrements (non topologiques) qu'il faisait subir à ces catégories, dès lors confusionnantes pour lui : particulier/général, singulier/universel, quanteurs, modalités, rhétorique... sujet de l'inconscient/sujet social, sujet de l'énonciation/sujet du droit. Ce travail demande à être constamment remis en chantier. Parler de nomologie n'implique cependant aucun « droit » à l'inconscient ni même à la psychanalyse (problème du statut). Cela suppose plutôt de définir les rapports de la loi à la cause, comme aux raisons et conditions. Je dirai que le quotientage des raisons narcissiques

par la conditionalité de la jouissance détermine la cause des lois spécifiant un réel. C'est pourtant là un passage du symbolique au législatif, dont il faut se méfier, parce que réducteur.

*

2. Son abord éthique et politique

L'enjeu logique de la psychanalyse (cure individuelle) reste néanmoins le groupe (ou plus exactement le collectif) : l'insertion du sujet. Aussi je la dis, depuis toujours, politique. La psychanalyse est politique en elle-même et pas seulement vis-à-vis des usages de ce qu'on nomme politique. Mais en quoi la psychanalyse appelle-t-elle à formaliser le(s) réel(s) avec la déontologie ? Je réponds : en ce que chaque réel est le fait d'un choix éthique, d'abord en tant que soubassement nécessaire à celui-ci, mais aussi comme sa conséquence.¹

Le temps logique est déontologie : il implique l'acte, le devenir. L'énonciation entraîne la pragmatique. Le juste compte rendu de l'expérience en dépend.

L'inférence, dans la psychanalyse, est d'abord inductive. Elle est aussi une question de voisinage(s) et ouvre ainsi à la topologie (topologie de la sexuation, des jouissances, topologie nodale, depuis *Encore*). Et, là encore, le compte rendu en dépend.

Mais les foncteurs déontologiques échappent-ils ou doivent-ils échapper à la vérifonctionnalité ? Les « lois » éthiques de la transgression nous mettent-elles en dehors du circuit de la vérité ? Quelle serait la valeur de l'introduction d'un système de « vérification » dans les cures ? Cela questionne ce que serait une sémantique de la psychanalyse.²

De toute façon, l'abord du réel qu'induit la parole dans la psychanalyse (cure, passe, cartel,...) est-il d'accointance (Russell : *acquaintance*) ou aléthique ? Cela pose la question du savoir réel en jeu dans la psychanalyse.³ Mais surtout cela rappelle que le psychanalyste ne saurait s'abstenir de parler lui-même (passe, cartels, séminaires, colloques, contrôle,...).

*

3. Intension et extension

Lacan différencie (et en donne la topologie des facticités⁴ dans sa « Proposition »⁵) psychanalyse en intension (parole dans la cure et la passe) et psychanalyse en extension (discours au monde, théorisation, publications...). Peut-il y avoir une prétention de la psychanalyse à la particularité sans rapport à ce qui fait communauté (temps social, production, économie des désirs, unités de valeur, appropriation des biens, sexualité,...) Je considère pour ma part — puisqu'on m'impute une théorisation fermée et un hermétisme (ah ! Hermès !), en particulier dans l'usage structuraliste que je fais des indications de Lacan — que la théorie doit inclure son ouverture dans sa structure même (et pas uniquement dans la structure de son contenu). Cela veut dire que la psychanalyse a pour enjeu l'humain et l'humanité, leur ouverture et leur fermeture (voir les premiers colloques de Dimensions de la psychanalyse) — et qu'elle ne saurait avoir une visée directe de soin ou politique. Elle est concernée par l'existence, et d'abord celle du sujet, la jouissance... Elle met la signifiance au centre de son action et établit celle-ci (en terme d'acte) sur l'écriture qui s'en donnera (Lacan : « le non-su sert de cadre au savoir »⁶).

¹ Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi, Seuil, pp. 28, 30.

² Cf. mon intervention au colloque de l'AECF Lille du : «

³ Cf. mes exposés lors du séminaire *Le truchement*, 21 et 28 mars 2003.

⁴ Cf. mon exposé à *Que dois-je faire ?*, le 2 mars 2003, sur cette question des facticités en excès sur la signifiance.

⁵ Cf. mon article des *Cahiers de lectures freudiennes*, n° 17, *Les racines de l'expérience*.

⁶ Cf. mon exposé au colloque d'octobre 2002 de Dimensions de la psychanalyse.

Aussi je dirai que le savoir réel (*et* dans le réel) de la psychanalyse est un savoir évidé. C'est dès lors le moteur de la cure, que représente l'objet *a*.

*

4. Le mode d'adresse au monde

Alors, quel mode d'adresse (au monde ? à l'auditoire affiné par la cure ?) le psychanalyste doit-il avoir pour faire savoir quel est son acte ? Mais est-ce de faire-savoir qu'il s'agit ? Ou bien doit-il, en bon rhéteur (question posée par Lacan), apprêter une fraction de son auditoire potentiel à se déterminer analysant ? Il est sûr qu'il y a toujours à craindre que l'apprêt serve d'emplâtre. Pour qu'il y ait parole dans la cure, le psychanalyste doit lui-même parler. Il faut enfoncer le clou de cet impératif.

Donc la question que vise ce colloque (selon les termes de notre assemblée du 18 janvier dernier) est bien celle du *mode* d'adresse.

Comme pour l'induction en elle-même (si elle existe), on ne saurait procéder par énumération d'instances venant à s'exprimer dans la cure. Nombre de relations de « cas » sont ainsi d'un fastidieux qui tient à ce qu'elles n'ont rien d'analytique ; je veux dire de « psychanalytique », mais le rapport de l'analytique déconstructif au synthétique *a priori* demande à être correctement posé. Ce n'est pas la vraisemblance de l'opinion qui compte, mais des voies propres de la rhétorique de l'inconscient, telles qu'elles sont la trame du discours théorique de la psychanalyse lui-même. Ce n'est pas parce que la répétition est un des facteurs du symptôme que pour autant elle doit être par excellence le mode d'expression de l'analyste. Au contraire, il doit rendre compte *en acte* de son acte. C'est pourquoi l'analyse des conditions (Lacan : l'écrit comme condition de la jouissance) ne suffit pas, encore faut-il interpréter pour en produire les raisons. L'irréel (Lacan *dixit*) de la psychanalyse tient à ses raisons et non à ses conditions. Changer l'habitus du sujet par une autre mise en cause de la signifiante implique une sublimation qui, au fond, met bien mieux en œuvre le réel que toute opinion, aussi vraie qu'on la veuille. Ce n'est pas affaire de rapport de force, Lacan le souligne assez, même s'il fait usage de ce terme d'opinion vraie, qui n'est qu'un pis-aller. En tout cas il souligne le premier pas de toute cure : modifier avant toute chose les rapports du sujet au réel.

En fait, ce sont tous nos colloques depuis 1994 qui conduisent à celui-ci (il serait bon d'en refaire le trajet — mais déjà l'énumération des intitulés des colloques et journées d'études). Je dis que c'est bien là une induction conséquente du travail à Dimensions de la psychanalyse. (Ce n'est pas pour autant un *satisfecit*.)

*

5. L'importance fondamentale de la modalité en elle-même comme facteur de production signifiante.

Je souligne donc que l'universel de la psychanalyse — dont Lacan marque à juste titre la restriction nécessaire par l'existential modal — tient à son (ses) mode(s) d'inférence : non seulement question de probabilité, mais surtout inférence réelle (accointance, éventuellement plurielle, bien que Russell la définisse comme se départissant de toute inférence, quelle qu'elle soit). Cela pose la question de la croyance (comme dit en quelque sorte l'Homme aux rats : *ratio* vient de *reor*, croire — on est donc tous en dette vis-à-vis de nos croyances), celle de la certitude (la psychanalyse comme paranoïa raisonnée), de la décision (de l'acte de passage, de la coupure, de la tmèse, contre le thétique de l'ontologie), de l'objet (fétichisme, vampirisme, Marx *dixit*), du clivage (névrosant ou psychosant ?), des limites constituantes,...

Les attitudes subjectives que rejette la nouvelle logique classique (Quine) sont au centre de la psychanalyse — en construire les termes participe de cet universel à quoi nous prétendons. Il est vrai que peu d'entre nous s'y mettent (Vappereau en premier chef), mais on peut aussi compter sur des non-analystes (Lacan y tenait) : Vaudène, Guitart,... Il est essentiel de ne pas se contenter de (se) lire entre psychanalystes.

Quand Lacan parlait de désupposition de savoir (*Encore*) comme condition de la lecture, il n'impliquait pourtant pas l'infirmité comme moteur (motif, raison) de la cure. Or c'est ce dont nous avons à rendre compte : l'infirmité est la source inductrice de l'inconscient (dénégation et autres). Le discours théorique sur la psychanalyse doit partir de là : construction/déconstruction en réversion constante. Ce sont là raisons des jouissances. La surabondance des causes et leur intrication (nodalisations multiples de la béance signifiante et de la refente subjective) rend impossible l'élimination de toute causalité dans le rapport sujet/objet qui se donne comme déterminant sous la forme raison/condition. Ainsi l'acte analytique est-il production et pas uniquement consommation (ou élimination, par exemple du symptôme, par exemple au profit de la mise en évidence de la structure et de son fonctionnement). Il est affaire d'en-plus ; je soutiens donc que la cure analytique implique le « progrès » qu'est le plus-de-jour.

Que Lacan ait refondé la dite « doctrine » de Freud dans la théorie de Marx (symptôme, plus-value, mœbianité, valeur d'échange, producteur,...) n'entraîne cependant pas qu'on ait à organiser la société psychanalytique comme un parti.

*

C'est bien parce que l'expérience directe (accointance) de la parole fonde la psychanalyse que l'enseignement de celle-ci doit se motiver de la même raison réelle. C'est alors la passe. J'évoque là ce que la parole implique de réel par elle-même.

C'est pourquoi je dirai qu'il y a (et Freud lui-même les distingue) deux modes d'investissement de l'inconscient.

(1°) Ce qui est intégré-accepté est « oublié » parce qu'acquis, admis : il n'est pas besoin de s'en inquiéter. Ça opère, et on peut aller au-delà.

(2°) Ce qui est refusé est mis au rancart (« dans » l'inconscient).

Au fond, la psychanalyse n'est pas une question de jugement. Ce ne sont pas les attributs ou les prédicats qui comptent⁷, mais les fonctions d'attribution (induisant la jouissance de l'Autre) ou les foncteurs d'existence (induisant la jouissance phallique).

Peut-être devrais-je en rester aux universaux (au sens classique : Aristote, Porphyre...), j'aime bien l'idée de « cinq voix » (ou termes ou voies), parmi lesquelles la *définition* me permettrait d'insister sur l'axiomatique à l'œuvre dans la cure, selon un certain mode d'universalité (que l'axiomatique choisie produit) contre un autre.

Je dirai maintenant pour quelles raisons je soutiens que la psychanalyse tient la logique pour un de ses points-nœud (en plus du champ signifiant et de la rhétorique, soit au total trois modes de l'argumentaire).

*

II. De la psychanalyse dans son fondement logique

(8 avril 2003)

⁷ Cf. mon texte de 1992 : « Aussi bien l'acte lui-même ne peut-il fonctionner comme prédicat. » au colloque de la Lysimaque sur l'acte psychanalytique.

1. De la structure hors point de vue

Est-ce que la psychanalyse doit viser à faire valoir (*i.e.* faire en sorte que *se dise*, y compris sous l'angle des transformations qui se donnent en termes de valeurs) des contenus — des significations — ou bien des combinaisons ? Ou encore, se doit-on de considérer que l'un (les contenus) ne va pas sans l'autre (les combinaisons) ?

Si les contenus sont exprimés en termes (y compris freudiens) de représentation, ils sont *ipso facto* invalidés.⁸ Si c'est en termes d'objet, encore faut-il spécifier ce qu'il en est de l'objet. C'est ce à quoi s'attache Lacan dans son œuvre. Il n'en reste pas moins que les rapports (combinaisons) d'objets dominant puisque ce sont ces rapports (en tant que signifiants) qui conduisent à la production d'objets — et surtout au sens des objets *a* de Lacan. Dès lors — puisque l'objet *a* est précipitation de rapports — c'est la combinatoire qui prévaut, et plus spécifiquement le fondement de tout rapport dans le non-rapport. Je dirais même *a contrario* que la raison de la psychothérapie est de s'occuper de contenus. Quand on dit que la psychanalyse est thérapeutique (psychothérapique) de surcroît, on fait valoir que la mise en jeu de relations ne va pas sans contenus, ne serait-ce que la conversion (y compris au sens freudien de l'hystérie) de la fonction (telle quelle en intension) en extensions réelle (objets), imaginaire (représentations), symbolique (langage).

Il n'y a pourtant pas de « lois fondant toute connaissance » (Frege en l'occurrence), car, à mon sens, chaque savoir différencié selon le champ de pratique dans lequel il opère et selon une éthique, spécifique ou non à ce champ, mais aussi selon des raisons subjectives toujours variables, chaque savoir implique ses lois propres. Notre problème de psychanalystes est de ne déterminer ni les lois de la nature, ni celles de la pensée (question de Boole), mais celles qui prévalent dans la psychanalyse que chacun d'entre nous assure. Je veux dire que chacun d'entre nous s'appuie sur des lois qui lui sont propres, plus ou moins semblables — mais actuellement dissemblables, sinon opposées — et mieux vaut que ces lois soient explicites. Question d'efficacité et question d'honnêteté transférentielle. Je parle alors de raisons.

Malgré un vieux débat (pas pour autant infondé) entre logicisme et psychologisme, je dirais que la psychanalyse ne relève ni des formulations de l'un ni des concepts de l'autre. Plutôt a-t-elle à suivre une voie liant concepts, logique, topologie, rhétorique et pragmatique, afin de déterminer comment peser sur le psychanalysant *dans son sens* — et sans que cela soit contradictoire. Le compte rendu de cette pratique ne saurait qu'être l'entrelacement de ces données. Cela me rappelle les reproches qui m'étaient faits (par des imbéciles d'il y a vingt ans, y compris une mathématicienne), lorsque je parlais de topologie : « Si vous analysez ainsi... »

C'est pourquoi, j'ai réabordé les choses par le « hors point de vue », afin de ne pas souligner préférentiellement dans le compte rendu théorique (pas nécessairement clinique) le champ dans lequel on discute, topologique ou autre. Le champ théorique du discours n'est de toute façon pas le juste compte rendu de la pratique ; celle-ci ne peut être rendue que par la parole elle-même : la parole reprend la parole pour la pousser plus loin. Puisqu'il s'agit de l'analyste et non de l'analysant, et que la passe demanderait sa modulation (par exemple cartel de clinique), j'ai déjà dit que pour ce faire, ce ne saurait être la relation du cas qui tient, mais plutôt le discours théorisant. Je le maintiens, avec cette inflexion : à condition de souligner dans cette théorisation la fonction de parole en jeu, ce qu'on nomme, par transcription, une *voix*, autrement dit un style, un style de parole.

Il y a cependant un problème connexe : le contenu du discours (le contenu de l'intérêt, l'objet du compte rendu, ou même l'objet de la psychanalyse) est-il nécessairement (j'insiste sur le nécessaire) distinct de la structure de discours, ou bien peut-il « résulter de sa propre

⁸ Cf. R.L., texte préparatoire au colloque de Dimensions de la psychanalyse, texte préparatoire à

constitution » (Frege derechef) ? Ne serait-ce pas là ce que Lacan avançait sous le vocable du « bien dire » et que Freud suivait à la trace dans son *Entwurf* ?

Aussi peut-on dépasser Aristote sans nécessairement rompre avec lui (ou à la place d'Aristote : Freud, Lacan,...) : à *sujet* et *prédicat*, on se doit d'ajouter *objet* et *acte*, et plus avant : *argument* et *fonction*. Alors les catégories de proposition, jugement, rejet, attribut, existence, et j'en passe, prendront d'autant consistance, c'est-à-dire une consistance revue, réénoncée, réinterprétable, mettant en jeu une volonté neuve. Trop souvent on confond les appellations et les « contenus » : c'est qu'au fond on croit au langage (c'est incontournable), mais qu'on se méfie du réel. Probablement qu'en cela je n'imagine pas me séparer de toute la structure (de tout le reste) et tenir un discours qui émanerait d'un seul et unique élément de celle-ci, voire de deux, comme certains feraient de la négation ou de la négation et de l'implication.

Je donne un exemple succinct, d'actualité dans mon élaboration : l'identité (disons plus exactement : l'identification) s'établit pour moi, comme rapport entre 1 et 3 (ce sont là des appellations, tenant aux places et non des quantifications), sur l'impossibilité d'en établir un entre 1 et 2. L'objet impossible implique l'identification des sujets. Freud ne dit rien d'autre en soulignant (dans *Le moi et le ça*) que l'identification résulte des restes des relations d'objet abandonnées.

*

2. L'axiomatique de la psychanalyse

J'entends par là qu'il appartient à chaque psychanalyste de faire connaître son axiomatique et de ne plus faire comme si elle était à la fois entendue et connue. Par exemple, chacun doit se positionner sur cette question : une fonction peut-elle se transcrire en argument ? Oui ou non ? Pour moi, oui, la quantification s'en suit et dès lors tout le soubassement de l'œdipe. Là j'ai annoncé la couleur (sur cet exemple précisément parce que je me souviens de ladite mathématicienne du reproche ci-dessus qui n'admettait pas, et me contredisait là-dessus, que l'objet *a* puisse être l'argument de la fonction dite « fantasme » en étant transcription (c'est-à-dire sa signification) de la fonction phallique). Sans cela qu'y a-t-il à comprendre à Lacan et donc à Freud ? Cela signifie pour moi que l'acte de la parole, et sa transcription en objet (voix ou autre), peut toujours trouver sa césure psychotisante en terme de coup d'arrêt à sa fonction. La valeur accordée ainsi à l'acte en est bien différente selon que la parole opère ou non.

Alors je dirais la psychanalyse non pas être un système axiomatico-déductif, mais confrontation (transférentielle) de tels systèmes sur le mode du tiers faisant tourner l'impossible du rapport en identification. La psychanalyse à la fois est hypothético-inductive et connote cette raison comme élimination d'hypothèses. L'universel de la psychanalyse se présente alors ainsi : les hypothèses éliminées se démontrent-elles toujours les mêmes, ou est-ce variable selon chaque psychanalyse (voire chaque psychanalyste) ?

L'analytique de la psychanalyse trouve-t-il sa raison dans la déconstruction des concepts, appareils et valeurs (c'est tout un, bien que répartible sur les catégories du réel, symbolique et imaginaire, je veux dire, par exemple, qu'il y a des valeurs réelles, d'autres imaginaires, d'autres symboliques) ? Serait-ce affaire de restrictions et d'extensions ? À qui s'adresse le psychanalyste ? au sujet ? à l'inconscient ? à la Raison ?

Pour pousser plus loin les options fregiennes : comment soutenir en psychanalyse (dans le discours de l'analysant, dans celui de l'analyste, chez le passant,...) que toute proposition a/ait pour référence une valeur de vérité ? Entendons bien : que le contenu du discours, sa signification, ne soit ni une chose tangible, ni un événement, mais un objet au sens de *a* ? Faut-il dès lors soutenir que le compte rendu de la pratique se fonde de ou vise

l'objet *a* ?⁹ L'argument de la fonction phallique est-il bien, comme je le dis, l'objet *a* ? Serait-ce à dire que le juste compte rendu de l'expérience¹⁰ opère par la même fonction (phallique) que l'existentielle (subjective), que la jouissance (narcissique), que la signifiante (idéalisante) ?

Si le transfert est une fonction à deux arguments ayant pour valeur une valeur de vérité, la passe est-elle une fonction à trois arguments ayant pour valeur ce qu'on serait alors amené à désigner, à la suite de Lacan, comme « valeur de séparation », j'entends par là séparation du rapport et du non-rapport ?

Le mode de « donation » de l'objet (si on admet que ce soit là la raison/fonction du compte rendu de l'expérience) implique-t-il le sens d'une « cure » ?

Sous cet angle, je dirais que le bien-dire est la raison d'une/de la psychanalyse, en ce que tout contenu particulier reste tributaire du mode d'organisation de sa « donation » et surtout de sa construction : la constitution d'un contenu, y compris donné comme historique, est la raison d'une psychanalyse. Un pas plus avant : un tel contenu n'est que la transcription du mode d'admissibilité de cette construction. L'objet *a* ne spécifie alors que le *mode* de construction des contenus de l'inconscient (de ce qui est donné tel). Et toute représentation (contenu de l'inconscient) est la reprise de ce qui constitue l'inconscient comme représentance (la reprise(1) de l'inconscient comme représentance et (2) de ce qui constitue l'inconscient), passage du refoulement proprement dit au refoulement primordial et réversivement.

*

3. De la déconstruction à l'induction

Faut-il penser la psychanalyse *more geometrico* ? Ou bien ouvre-t-elle des accès à elle-même par déconstruction (« analyse » : *Zerlegung*) ou construction (extension : *Aufbau*) ? Ici les termes de Frege sont *grosso modo* identiques à ceux de Freud. Affaire de vocabulaire daté culturellement ?

Je ne tiens pas que la psychanalyse est logique ou déontique (éthique) de façon simplement normative, comme s'il s'agissait simplement d'appliquer des préceptes ou de déduire des théorèmes (des conséquences), mais qu'elle l'est selon des choix subjectifs toujours révisables, soit qu'il s'agisse de trajets différenciés dans la structure, soit qu'il s'agisse de positionnement vis-à-vis de la jouissance.

Ce que, ne serait-ce qu'elles, les dites neurosciences reprochent à la psychanalyse, c'est son côté inductif, ni démontrable ni réfutable déductivement. Extraire la psychanalyse de cette critique (voir le chapitre suivant) nécessite de la refonder depuis le paradoxe de Russell, ce à quoi Lacan s'attache. L'inconscient est concerné au premier chef par ce que la théorie des ensembles laisse de côté. C'est d'abord d'*hypersets* qu'il s'agit¹¹, fondés sur la non-appartenance à soi-même des éléments en jeu (et la mise à l'écart de l'axiome de fondation), ici les signifiants, qui n'existent qu'en fonction, dans le rapport de l'un à l'autre et de là encore au tiers, etc.

Ainsi ne s'agit-il pas de partir des choses fondées ontologiquement en elles-mêmes, mais des indicateurs égocentriques, modalités, conditionalités irréelles, hypothétiques, etc., laissés en panne par la logique classique la plus actuelle. La réponse vient de ce que l'abord fregéen de l'arithmétique est inductif : lui aussi procède par élimination. Cette raison est

⁹ Par exemple, où gîte l'objet *a* dans cette phrase ?

¹⁰ J'utilise répétitivement, sans en discuter ici la justesse, ce syntagme lacanien.

¹¹ Cf. le séminaire que j'ai tenu en ... à la Maison des Sciences de l'Homme, à l'invitation de Gricelda Sarmiento.

déterminante pour que la psychanalyse soit elle aussi fregéenne. Lacan en souligne pour le moins la correspondance théorique.

*

La question essentielle est donc bien le passage du subjectif à l'universel. Le refus de la psychologie en psychanalyse n'a rien d'un *a priori* ; au contraire, c'est d'en mesurer les conséquences qu'on est fondé à récuser systèmes de facultés, déductivité, intuition, etc., avec leur corollaire : la réduction du sujet à l'objet, et son côté suicidaire qui s'impose donc (de façon quand même paradoxale) de l'extérieur. Dans cette veine, on peut situer ce qu'il en serait d'une théorie du reflet (représentation) de l'extérieur (du monde) *dans* le sujet ou, au même titre, l'abstraction du monde dans le sujet, quand bien même on ferait valoir que ce sont les propriétés objectives qui prévalent dans ce qu'on en retient, soit des théories points de vue.

Le problème est de faire passer les prédicats (ou les propriétés) des choses sous les raisons de leur détermination, soit leur fonction.

*

4. L'analyticité de la psychanalyse

Voyons à quoi tient l'analyticité de la psychanalyse. [Ici en attendant l'écriture de ce paragraphe, je renvoie à la séance du...de mon séminaire intitulé...

*

5. Le problème de la référence

« Y a d'l'Un », disait Lacan, différenciant néanmoins ce qui faisait par là continuité par l'énonciation, et discontinuité par les énoncés (identité et discontinuité). L'assemblage des propriétés des choses ne rend pourtant pas compte de leur détermination. (Pour moi, détermination et élimination sont synonymes.)

J'aurais tendance à soutenir que le symbolique des concepts psychanalytiques implique leur apparentement avec les nombres :

- ils ne sont pas abstraits des choses, ils n'en sont pas une propriété (dès lors sur quoi portent les énoncés psychanalytiques ?) ;
- ni objectifs, ni subjectifs, ils ne sont pas représentation (sinon peut-être *Darstellung*),
- non plus regroupements de choses (ou toute autre mise en liaison des choses).

Je pencherais même sur l'évidement du concept en psychanalyse : un contenu spécifique (propositionnel, *i.e.* à la fois visée du discours et objet de l'intérêt) se voit porté à la généralité du concept par l'abstraction du nom propre auquel il était appendu. Je prends ici le contrepied de nombre de positions faisant valoir qu'une cure correspond à obtenir que l'analysant s'identifie à son nom, ses œuvres, ses symptômes. Je soutiens donc qu'à l'inverse de ces conceptions une cure psychanalytique suggère (par elle-même, *i.e.* pas d'autre impératif que celui-ci) à l'analysant de ne pas s'y croire (couper avec la folie de la belle âme), ne pas se prendre pour soi-même (reprise en compte du narcissisme, séparatrice de l'aliénation), ne pas s'identifier à son nom¹², afin de ne pas être objet de l'Autre. Même si j'y recours moi-même, en particulier avec les citations, les références aux grands noms de la psychanalyse ne devraient plus être indispensables à partir d'un certain point

¹² Par exemple : je ne me prends pas pour René Lew, ni pour un autre, je ne suis pas un new réel, je ne me prénomme pas Lazare, je n'ai pas de moustache entre lèvres et nez, etc.

d'universalisation. Mais c'est tout le problème d'une déviation (« d'énonciation »¹³) de celle-ci qui contraint au recours référentiel aux œuvres de départ.

La même question est posée pour l'objet *a* de Lacan et pour le nombre.¹⁴ Le réel en jeu à chaque fois diffère d'un réel empirique, et il ne s'agit pas de biunivocité, y compris dans la parole. De tels « objets » logiques sont en fait des correspondances d'un autre type :

- pour le nombre, la correspondance s'effectue avec l'objet qui tombe sous le concept « un tel » ;

- pour l'objet *a*, elle opère en lien avec la rupture (ou plus spécifiquement la coupure) nécessaire (au sujet) d'avec le montage du concept. Je souligne la correspondance avec la coupure. L'objet *a* a ainsi structure de barre.

Très exactement, l'objet lacanien est la transcription de la fonction phallique. Il est la différence locale — implicite à la bande de Möebius — que la coupure révèle. Sous cet angle il est le résultat du produit de la fonction par elle-même, c'est-à-dire de son application (comme coupure) à elle-même (comme bande) : puissance seconde du continu. La difficulté tient en fait à ce qui semble avoir échappé un temps à Frege (à l'époque des *Grundlagen*¹⁵, 1884) et qu'il dépasse ensuite (à l'époque des *Grundgesetze*¹⁶, 1893 et 1903) en développant une théorie de la transcription (*Vertretung*). C'est initialement que Frege ne tient pas compte de l'index d'écart qu'il fait fonctionner, en disant, d'une part, qu'un nombre *correspond* à un objet qui tombe sous tel concept, tout en disant, d'autre part, qu'un nombre est un objet. Ce qui est sûr est qu'ensuite l'objet ne sera que transcription extensionnelle d'une fonction (être identique à..., tomber sous..., etc.)

Ce qui organise la théorie et la pratique de la psychanalyse (l'une pas sans l'autre) est cette définition des éléments en jeu, tous fondés du signifiant, où le *definiendum* est partie du *definiens*. Irrecevable ailleurs, y compris en logique. De même la référence n'y est pas notion primitive : ce n'est pas un principe de réalité qui prime. C'est bien dire que si la psychanalyse est syntaxique, elle est constructive.

Si la psychanalyse, qui se fonde de la non-appartenance à soi-même du signifiant, échappe au paradoxe de Russell, c'est qu'elle s'établit par là de l'acte même et non des prédicats du signifiant.

De la remarque de Russell considérant que la conception de Frege est plus intensionnelle que la science, on est ainsi fondé à soutenir que la psychanalyse, depuis Lacan, est bien fregéenne.

La psychanalyse a trait à des extensions de fonctions qui ne valent pas en elles-mêmes. De ce fait on ne parle pas tant d'objet en psychanalyse, mais d'objet *a*, ni de mot mais de signifiant, ni d'image ou représentation, mais de sujet.

*

III. La pulsion de généralité

(23-30 avril 2003)

« La pulsion de généralité », J. Bouveresse intitule ainsi (de façon quasi provocatrice) un des chapitres du livre qu'il consacre aux critiques que Wittgenstein porte à la

¹³ Cf. mon séminaire *D'énonciation*, 199 -199 .

¹⁴ Cf. à propos du réel du nombre, mon hommage posthume à Lacan, *in* (je ne sais plus quel recueil initié par Miller ; quelqu'un peut m'en retrouver la référence de 1981. Merci d'avance.

¹⁵ *Les fondements de l'arithmétique*, trad. Claude Imbert, Seuil.

¹⁶ *Les lois fondamentales*, non traduit, deux volumes, réédités chez Olms Verlag, 1998

psychanalyse.¹⁷ Prendre celles-ci en compte ne peut, à mon avis, que nous faciliter la tâche de porter la pratique à la théorie, soit d'en passer par une généralisation, mais une généralisation bien conçue, tout est là.

La dite « hypothèse » (j'aime bien ce terme, on le sait) de l'inconscient ne serait-elle qu'une « façon de parler » ? On pourrait croire que ce dernier syntagme est péjoratif (il l'était dans la bouche de Janet dévalorisant Freud), mais je soutiendrai à l'encontre qu'il n'en est rien. Au contraire, au sens fort, une façon de parler est bien un mode de la parole passé (au sens *Vertretung*) à une consistance (réelle, symbolique, imaginaire) et c'est bien ce qu'on peut appeler « inconscient » (prédicat et « substantif »). Autrement dit, c'est toute une structure qui se donne dans « une façon de parler », à la fois style, objet, fonction, modèle, prototype, habitus et signifiant. À cet égard, il n'est pas sûr que *La psychanalyse* ait à répondre autrement que par chaque cure individuelle. Il n'empêche que les similitudes différenciées (voire les types antinomiques de similitudes) qui constituent les cures tracent par pans entiers les balises d'ensemble de la psychanalyse. Il s'agit seulement de ne pas en faire des préalables des cures, et encore : reste à savoir de quoi on parle en termes de généralité, comme, pour Lacan lisant Freud, renverser en tout premier préalable les rapports du sujet au réel¹⁸.

Parler d'« inconscient », tout compte fait, est-ce plus commode que d'en passer par ce qui compose ledit inconscient ? À mon avis, c'est comme appeler une automobile de son nom particulier dans la marque (par exemple une Renault Mégane, etc.), sans la spécifier par son numéro de série qui l'individualise, ni par ses qualités techniques qui en définissent justement la série. Mais une voiture c'est quand même un assemblage d'éléments matériels techniques. On peut parler de façon détaillée de l'ensemble, et il est commode de l'évoquer comme telle voiture ou tel type, comme on peut parler de tel organe mécanique ou autre.

La psychanalyse parlerait en mettant en avant des « idées qui ne sont pas nettes » (Wittgenstein¹⁹). Difficile à récuser. Je pense aussi que le plus fréquemment le discours analytique ne s'établit pas de la netteté de ses « idées », non plus de ses concepts ni de ses mathèmes. C'est que la psychanalyse ne parle pas « significations » (venant spécifier nettement des objets cernables) mais signifiants. Et qu'il n'y ait pas de signifiant en soi (ni d'en-soi signifiant) indique bien qu'aucun signifiant n'est spécifiable (ce n'est pas un mot, ni une idée, etc.) et qu'on n'aborde les signifiants qu'au travers de leurs fonctions. Une fonction ne se donne grammaticalement que par un verbe et ni l'une ni l'autre ne sont comme tels accessibles. En psychanalyse, il s'agit de parler sans s'attacher d'abord aux significations, même s'il n'y a pas à les répudier.

Cependant en termes de clarté et de savoir référentiel précis, il n'y a rien à quoi la psychanalyse répugne, même si c'est le savoir que Lacan appelle textuel, pour le différencier du référentiel, que la cure met en œuvre.²⁰ Je défends par ailleurs, sur les instances de Josette Hector, une spécification de ce que peut être une épistémologie de la psychanalyse.²¹

*

L'enjeu des interprétations finalistes concernant les raisons d'être des religions est en fait le symbolique. Le débat Wittgenstein/Freud à cet égard a trait à des conceptions différentes du symbolique. Je commencerai par définir « croire » (*reor* → *ratio*, raison, je le rappelle) comme la position qu'un sujet prend de façon narcissique (non spéculaire *a priori*) afin d'en étayer sa jouissance et d'en établir les conditions signifiantes. C'est bien là se

¹⁷ Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-séance. Wittgenstein, lecteur de Freud*, Éd. de l'éclat.

¹⁸ Cf. *Écrits*, p...

¹⁹ Cité par Bouveresse, p. 11.

²⁰ R. Lew, F. Nathan-Murat et S. Hajblum, *Le savoir textuel*.

²¹ R.L., *Épistémologie de la psychanalyse*, à paraître.

donner des *raisons* de croire. Dès lors c'est assurément une question de désir et cela spécifie tout symbolique selon, chacun, le mode d'élaboration de la croyance dont il se déduit. Au sens éminemment fonctionnel qui est le sien, croire implique les différents modes de *saisie* (de ce qu'il en est de croire) pour les transformer en appareils tels que la croyance s'en trouve soutenue. Lacan aurait là parlé de facticités : parmi ces appareils, comptons d'abord la croyance transférentielle, soit l'Armée et l'Église (facticité du collectif organisé en groupe), au même titre que les croyances délirantes (facticité de l'engendrement) et les appareils ségrégatifs, au pire les camps de concentration conduisent à l'extermination (facticité de l'aliénation). Comme le dit Wittgenstein²², cela conduit à « s'emparer [...] du système de référence en question ». Et il note bien « qu'un système de référence que l'on décide d'adopter pour juger la réalité ne peut, de toute façon, être lui-même évalué en fonction de sa correspondance ou de son absence de correspondance avec la réalité »²³. Ici je dirai avec Lacan que ce côté passionnel a sa valeur de raison (la rationalité du réel), la raison de l'ignorance (et plus avant celle de l'insu, dont se détermine le dit système). On ne saurait justifier par avance un tel système de référence (sur la justification, j'en dis un peu plus au chapitre suivant). La *réalisation* du désir l'emporte sur la conformation à la *réalité* : c'est là une confrontation avec le *réel*, en dehors même de toute confirmation d'une thèse par la réalité. Lacan subvertit la question de la vérité par sa fonction d'engendrement par la parole. À défaut on ne saurait que parler de projection et recourir à la rationalité paranoïaque. Ce qu'on dit souvent de la psychanalyse elle-même (voir au chapitre suivant la question de la projectibilité).

*

J'insisterai sur la psychanalyse comme pratique de la parole — en rappelant ce que je propose à la Lysimaque, sous le chef de la logotopie : construire le nouvel *organon* qu'une telle pratique nécessite. Je ne prends donc pas les éléments métapsychologiques comme autre chose que des constructions *ad hoc* (*Darstellungen*) et sûrement pas comme quoi que ce soit d'« organique » (si je peux dire), c'est-à-dire ayant sa propre existence : ni psychisme, ni inconscient, ni représentation, ni pensée, ni pulsion, ni affect, ni ça-moi-surmoi. C'est qu'il n'y ait pas d'en-soi signifiant qui impose que nous ne sommes pas dans un ordre de réalité (quel que soit l'effet réel de ces constructions).

Je prendrai pour exemple la dite reconnaissance des nombres par les animaux. (Ici commentaire à venir.)

Je soutiens que lesdites représentations, etc., ne sont que des désignations d'éléments tributaires de fonctions ayant nécessairement une autre consistance que celle qu'on leur alloue et à laquelle on adhère depuis par éducation. On est tellement habitué à vivre dans un monde où les « idées », les « pensées » ont leur place, qu'on leur alloue, en plus de leur place, l'existence que celle-ci évoque — ce qui ne saurait tenir par soi-même. Bien entendu, il y a des processus, des fonctions, des transcriptions, des appareils (c'est déjà une métaphore), je veux dire des bâtis. C'est là l'*organon* à spécifier. Je dirais même que la psychanalyse opère d'autant mieux par la parole que le fond de ces montages est signifiant et implique signifiante, lettrage, écriture, etc. Au propre, l'inconscient est langage — le « structuré comme » est une prudence de Lacan, et justifiée : les éléments susdits ne sont que des éléments structuraux. La conception du monde, du « psychisme », etc., de chaque analyste n'est qu'affaire de structure, autrement dit de langage. Je dis que la représentation n'est que représentance, que le souvenir n'est que trace, que la perception n'est que signe. (Lacan sous-entend les mêmes choses en considérant qu'on a à se passer de conception du monde.)

²² Cité par Bouveresse, p. 30.

²³ *Ibid.*

Bien plus : le nœud n'est que dissolution²⁴. On ne peut accéder aux processus en question (inconscients) non pas parce qu'ils sont cachés ou à cause de la résistance qu'ils offrent à leur saisie ou leur levée, mais parce que leur consistance n'a rien à faire avec la théorie qu'on en donne et que cette théorie (de l'analyste comme de l'analysant) est le seul mode d'accès à des processus qui ne sont que des « représentations » (au strict sens neurologique d'une représentation corticale), c'est-à-dire des correspondances entre le langage audible (ce qui se dit dans ce qui s'entend) et les processus neuro-physiologiques qui lui sont parallèles. C'est de toute façon dans les termes d'une théorie de l'inconscient et du refoulement que Freud évalue le retour du refoulé (investissement/contre-investissement, inconscient/conscience, identification, transfert, etc.). Ainsi nous sommes tributaires des métaphores de Freud : la censure comme gardien du passage entre deux pièces habitables. Cette idée d'habiter le langage, Lacan la pousse au maximum. L'inconvénient est que toute « représentation » des « lieux » psychiques (il vaudrait mieux parler rhétorique : *topoi*) est celle d'une boîte (même Barthes rappelle cette traduction imagée de *topos*) recevant et conservant ce qu'on y enferme en se départissant de ce que l'on en sort. De même Lacan parlera de ce qui passe du symbolique *dans* le réel.

*

1. La pierre de touche de l'inconscient

La discussion est lancée depuis toujours (depuis que Freud avait commencé d'en développer la structure du point de vue psychanalytique) quant à saisir si inconscient et conscience sont fondamentalement analogues, alors qu'on ne peut aborder l'inconscient que dans les termes de la conscience. C'est déjà la question relative au rêve : quelle est sa structure profonde quand il ne peut se donner qu'en termes propositionnels, c'est-à-dire conscients ?

Insister, comme Wittgenstein le fait, sur l'hypothétique de l'inconscient ne convient pas pour récuser le *contenu* de cette hypothèse, car il s'agit bien de porter au paradigme de la structure cette fonction d'hypothèse. Car le signifiant est en soi hypothétique et de cette fonction de base dépend toute l'extension structurale.

De même, pointer chez Freud la « confusion entre une cause et une raison »²⁵, c'est méconnaître précisément la fonction des raisons (non sans conditions) en place des causes. Il suffit de relire « Le temps logique... » de Lacan pour y trouver toutes références nécessaires aux raisons, motifs, motivations, en dehors des causes. En « substance », ce qui est défaut, selon le point de vue anti-analytique, est essentiel à la psychanalyse qui fonde sur ce supposé défaut sa « raison » d'être. Voir là-dessus Lacan passant du défaut (*Versagung*) à la faille (*falsus*).

De même encore, il n'y a pas à récuser l'esthétique comme manœuvre de l'interprétation (Wittgenstein critique sous cet angle la théorie du trait d'esprit). Mais à condition d'en passer par ce sur quoi Lacan insiste : la révision de l'esthétique transcendantale. Effectivement, la jouissance en jeu (au travers de l'économie de jouissance, d'un côté, portant un gain de jouissance, de l'autre) est un moteur de la cure *et* de l'interprétation. Depuis que je suis attentif à cette fonction des raisons à distinguer des causes (pour les y relier : on verra que c'est affaire de justification), je ne cesse pas de tomber sur des remarques fondant cette théorie.

Il est vrai que cela reste très subjectif, mais la psychanalyse a-t-elle à travailler dans l'objectivité ? Malgré l'évidence de la réponse, j'enfonce la porte ouverte : la psychanalyse ne

²⁴ Cf. RL, « L'abandonnée », CLF n°19, *Les démentis du réel*, Lysimaque.

²⁵ Wittgenstein, cité p. 38.

s'occupe pas de la matérialité objective de la vie du patient (direction de conscience, vérification façon Kris quant au plagiat,...), ni même de la réalité effective immédiate (Lacan : « pas de transfert du transfert ») ; la psychanalyse dans ses constructions n'a même pas à « emballer » une vérité dite objective résumant la situation du patient, ... Il n'y a rien à vérifier. C'est pourquoi j'ai éliminé les fonctions de vérité standard (vérifonctionnalité) au profit de la vérité lacanienne qui est la vérité de la parole, vérité parlant en disant Je, vérité de l'énonciation, vérité productrice et non plus d'adéquation.

La critique de la théorie de la psychanalyse comme mythologie, fiction ou délire, ne tient pas plus : c'est bien d'une « conception » qu'il s'agit là (Freud relie les différents types d'*Auffassung* de la psychanalyse à une *Darstellung*, mode de représentation théorique, cf. *la Contribution à une conception des aphasies*). La théorie comme représentation est correctement fondée, selon moi, si elle induit un réel neuf — pour le patient comme, plus largement, dans « la vie ».

La psychanalyse (Freud y insiste à propos de la question de la « double inscription », cf. *métapsychologie*) est une affaire de transcription, traduction, translittération. L'interprétation des rêves le démontre. Toute théorie — et Lacan l'a questionné explicitement à propos de celle du nœud borroméen — tient à la suscitation d'un réel neuf. Si on limite les transcriptions à des analogies (des succédanés théoriques), on se méprend sur la théorie de Freud. Lui-même a expliqué (raisonnablement ?) le mode d'organisation du rêve en situant, exemple essentiel, la « causalité », telle qu'elle peut être évoquée, dans la juxtaposition des éléments passant de cause à effet.

Mais il va de soi qu'on n'interprète pas les dires du patient dans ces termes théoriques : on utilise bien plutôt sa rhétorique, sa grammaire, sa logique, ses équivoques significatives, en les poussant plus loin (y compris de façon réversible).

Le débat se situe entre autres quant à la vérification expérimentale des « hypothèses » de la psychanalyse. Qu'appelle-t-on « vérification expérimentale » ? C'est le propos de notre colloque d'impliquer à ce niveau de la démarche la question du compte rendu et son incidence sur la réitération des cures, je veux dire : sur ce que les cures ont de répétitivement commun. C'est une définition de l'étalon-cure, s'il en est, en termes ensemblistes : une cure type est l'ensemble des cures reconnues comme effectivement psychanalytiques. Cela pose la question à reconsidérer au chapitre suivant, du mode de généralisation, étant entendu que les termes ensemblistes sont ici inadéquats.

De toutes façons, le débat sur les représentations, les idées, les pensées, etc., conscientes ou inconscientes, ne me semble guère fondé : nous sommes habitués (*i.e.* éduqués, accoutumés, forgés,...) à considérer que fondamentalement nous avons des pensées, etc., est-ce si juste (je veux dire : justifié, vérifié) ? N'y a-t-il pas un fossé entre le mode de compte rendu imaginaire des « choses » dites psychiques et ce qu'elles sont (objectivement : processus neurophysiologiques), c'est-à-dire que la considération extrinsèque des processus (rapports, fonctions, « nœuds », ...) inconscients (voire même conscients) n'est que le mode de transcription dans un langage commun et reçu de ce qui fondamentalement opère physiologiquement en ayant *valeur* de référence réelle (objectale, altérisée) ou imaginaire (tangibile, accessible aux sens,...) et langagière. C'est précisément (Freud le dit dans « La dénégation ») une question de langage : dans le langage de l'oralité, on dira bon/mauvais ; dans celui de la césure intérieur/extérieur, on dira introjeter/expulser ; dans un langage mixte, on dira absorber/ cracher ; dans un langage de jouissance, on dira plaisir/déplaisir ; dans un langage subjectiviste on dira Je/Autre, moi/monde ; etc. Faut-il s'en convaincre ? Un débat doit avoir lieu, bien sûr, aussi sur la conviction. De là l'hypothétique n'est pas « un simple mode de présentation des faits »²⁶, c'est le constituant même (structural) de ce que chaque

²⁶ *Ibid.*, p. 40

langage cherche à traduire. Le rapport de la fonction propositionnelle à la proposition se tient là (cf. « L'Étourdit »).

La difficulté de toute théorie psychanalytique est de faire reconnaître la « lubrification » des deux nappes du signifiant et du signifié, autrement dit que, matériellement, n'importe quoi puisse être signifiant, et en pratique n'importe quoi peut être utilisé pour signifier n'importe quoi. Critiquer Lacan, comme s'il ne tenait pas compte de la signification ou du sens, est ridicule : ce qui est sûr, c'est qu'il en détache par contre le signifiant. Et vouloir comprendre cela comme une autonomie radicale, toute mécanique, du signifiant ne tient pas plus. Ce serait sûrement revenir à la physiologie cérébrale. Bouveresse fait là un mauvais procès²⁷ : le langage ne saurait se délier de la signification, et Lacan est bien le dernier à vouloir se départir de référence.

*

2. Le savoir sur le savoir inconscient

Soutiendrons-nous Freud quant à considérer qu'un seul cas suffit à déterminer la structure utilisable par ailleurs ? Sûrement, dirai-je, en ce qu'il n'y a pas de cas en soi, mais seulement dans l'échange avec l'analyste. Dès lors c'est à celui-ci qu'il appartient de « mettre en scène » les cas d'espèce, en s'incluant dans la scène (*Darstellbarkeit*). Un cas pousse à la généralisation en ce qu'il y a de commun entre tous ces cas l'analyste qui les met en scène. Alors qu'est-ce que divers analystes ont en commun ?

Le problème n'est pas pour moi le passage d'un cas à l'autre, mais ce qui se dit d'un psychanalyste à l'autre : ce que chacun dit à l'autre. Là-dessus il n'y a pas à considérer la grammaire ou les raisons freudiennes (Bouveresse *dixit*²⁸) comme visant un fondement en soi (et universel de surcroît), mais comme étant incontournables parce que freudiennes. Je ne les dirai pas « fixées » par Freud mais intéressantes par ce que venant de lui. Et à chacun, en son temps, de spécifier cela à neuf (surtout au vu de l'usage catachrétique des emprunts plus ou moins métaphoriques de ces concepts). Réaiguiser le truchement signifiant des concepts est essentiel. En cela la théorie freudienne est infalsifiable : parce qu'elle n'est, plus globalement, ni démontrable ni falsifiable.

Pour Wittgenstein, c'est « la grammaire de la description » qui fait problème chez Freud. Assurément, le litige doit être accepté : car c'est bien de syntaxe qu'il s'agit (façon celle du « Séminaire sur *La lettre volée* ») dans la construction d'une cure comme dans celle de la psychanalyse dans son ensemble. À nous de discuter les règles syntaxiques de l'interprétation freudienne, afin de déterminer lesquelles nous maintenons ou non dans nos propres constructions théoriques, mais explicitement.

Même à réduire le travail de Freud à une formation de concepts, comme le fait Wittgenstein, on ne saurait, à mon sens, distinguer radicalement cette formation de concepts du travail de l'inconscient en termes de *formations* (concrétions d'une formation plus rhématique). Toute la question se réduit à l'orientation des constructions freudiennes et dès lors à celle de Lacan qui n'y contrevient pas. Adapter le système de représentation théorique freudien (et ses développements, par exemple pour Lacan), c'est accepter un certain nombre de paradigmes qu'on va faire jouer dans tous les cas. La question vient alors de ce qu'est porter quelque chose au paradigme. Pour s'en tenir à des exemples théoriques empruntés à Lacan : « trait unaire » ou « forclusion » sont des concepts dont les prémisses sont lisibles dans Freud, mais que Lacan a forgés comme tels, en les portant au paradigme. Dès lors, ils prennent une telle allure d'intouchable qu'on est tenté (et nombreux sont ceux qui vont au-

²⁷ *Ibid.*, p. 52-53.

²⁸ *Ibid.*, p.59.

delà de la tentation) de leur trouver une portée (*Umfang*) ontologique : le trait unaire est un constituant signifiant essentiel du sujet et la forclusion s'y oppose, en tant que constituant essentiel de la psychose. Ainsi, porter ce qui n'est pas encore un concept au paradigme de son usage conceptuel revient à lui donner une extension que le terme (avant d'être technique) n'avait pas initialement. C'est ainsi en souligner le côté incontournable pour ce pan de théorie qu'il supporte. C'est par là ouvrir à des connexions qui n'existaient pas auparavant (les *modes* de l'identification, le *rejet* du signifiant dans la psychose). Je ne fais rien d'autre dans l'actuelle série des séminaires sur la révision des concepts de la psychanalyse.²⁹

Par là-même, Bouveresse souligne³⁰ l'acte de *décision* de porter un élément non encore conceptualisé au paradigme pour en fonder la valeur conceptuelle. Ce terme de « décision » me semble essentiel en ce que tout passage (ou changement) « psychique » (par exemple : passer de délirer à cesser de délirer, ou en sens inverse) me paraît de l'ordre d'une décision.³¹

Bouveresse a-t-il raison en impliquant que ce n'est que le cas « clair » (évident ?) qui tende à être universalisé ? Cela pour la question de la *clarté* du cas. Cela a trait à des connexions évidentes. Mais ce qui est évident ne concerne que la structure à un certain niveau de complexité. La situation basale, sa simplicité, est bien moins accessible en fait, parce que moins acceptable dans la mesure où il s'agit bien de *décider* d'accepter ou de refuser (*cf.* la dénégation) cette prémisses. Par exemple (mais c'est fondamental), que Lacan prône que l'évident doit supplanter l'évidence est ici aussi incontournable. Oui ou non va-t-on en accepter l'augure ? L'évidence n'est jamais que ce à quoi on est accoutumé. Le neuf est *a priori* peu digeste.

Mais reprocher à Freud de n'avoir effectué que des connexions neuves, c'est lui faire un mauvais procès : c'est à pousser la nouveauté de certaines connexions, et afin de défendre la tenue de cette construction, qu'on est amené à aller de l'avant, jusqu'à introduire une véritable nouveauté dans la théorie constituée. L'écart que Lacan prit avec la relation d'objet l'a conduit à l'objet *a* (il aurait pu partir de connexions neuves avec l'objet intensionnel, l'objet irréel, l'objet de pensée, l'objet d'hypothèse). Mais passer du cas d'espèce à ce qu'il vaudrait (très éventuellement) comme modèle de tous les autres est précisément le mode de théorisation de la psychanalyse, celui qu'elle a à constituer comme impossible à éviter. Il n'empêche qu'ainsi l'on ne passe pas uniquement au *tous* mais aussi au *pas-tous*.

Je crains fort cependant qu'à vouloir formaliser la présupposition à laquelle correspond la généralisation (qu'elle soit de l'ordre du tout ou du pas-tout) on ne tombe dans le paradoxe de Lewis Carroll : dire « A implique B » nécessite de poser explicitement cette implication comme tenable grâce à C, donc dire « A implique B, sous condition C », nécessite d'avoir parallèlement recours à D sans laquelle C ne s'appliquerait pas, et ainsi de suite *ad aeternam*.³²

Ce ne saurait être la psychanalyse qui récuse Wittgenstein : dire « Toute proposition est l'image d'un fait » (Wittgenstein, in *Tractatus*) ne tient selon Wittgenstein (jouant d'une auto-critique) que sous condition de *vouloir* que ce soit ainsi. Ce n'est pas la psychanalyse qui récuserait le désir.

Je trouve idiote toute la discussion sur l'inconscient comme s'il avait une valeur organique. L'inconscient n'est pas un amas de cellules, il n'est pas une attribution de certaines fonctions cérébrales, il n'est qu'une organisation fonctionnelle rendant compte de la dépendance de l'homme vis-à-vis du langage. Comme organique il n'existe pas, mais comme

²⁹ série : représentance,...

³⁰ *Op. cit.*, p. 62.

³¹ Travail de cartel, en voie de rédaction.

³² *Cf. R.L. Introduction à L'épistémologie freudienne*, reprise de la conférence donnée en ouverture de l'année à l'Université libre de Bruxelles.

fonctionnel, si. On ne peut ici soutenir qu'il existe, ni soutenir qu'il n'existe pas. Et l'inconscient est précisément ce ni — ni, cette fonction d'asphéricité opérant par la négative. L'inconscient n'est que ce savoir-là.

Je pense qu'il faut faire sienne nombre de critiques de Wittgenstein : que la psychanalyse n'accède pas à des formulations de l'ordre de lois causales, tant mieux, cela nous permet d'insister *via* les raisons, sur le caractère rationnel du réel, ce qu'on appelle l'irrationnel de l'inconscient, tant qu'on n'en construit pas la rationalité Autre.

De toute façon, la question de la cause (et sa retrouvaille ou sa justification) est subvertie par ce qui opère *au même lieu* : l'impératif (non seulement surmoïque, mais aussi ce qui pousse à l'interprétation et à la théorisation).

*

3. Y a-t-il vérification des paradigmes freudiens en psychanalyse ?

Bien sûr que nombre d'exposés de cas ne sont présentés qu'en tant que vérifications des capacités de l'analyste à avoir intégré des manières de faire avec les concepts fondamentaux de la théorie. En quelque sorte l'orateur vise à démontrer comment il se débrouille bien avec ces concepts. Effectivement l'adversaire de la psychanalyse a beau jeu de considérer le doigté avec lequel l'analyste a plié l'analysant à ces points théoriques. Nulle justification ici. Ce n'est pas celle qui nous importe.

Bien au contraire, ce qui va compter est la façon *d'admettre* le changement de paradigme introduit par Freud. « Admettre », signifie ici « intégrer inconsciemment ». La seule chose vérifiable dans une cure analytique est la façon dont l'analyste (et donc l'analysant) a saisi le modulable de la fonction signifiante, autrement dit ce qu'il peut lâcher de ce à quoi il tient. Mais, par ailleurs, l'objectalisation de la signifiante s'appréhende d'autant mieux dans la passe.³³ Alors quelque chose d'autre que le vide de la signifiante ($S(A)$) est transmissible. Cette « vérification » (qui n'en est pas une *stricto sensu*) n'a pourtant rien d'extrinsèque et rend compte ainsi de la parole comme telle, dans sa transcription.

Même à prendre Grünbaum en considération³⁴, on peut noter que la falsifiabilité qu'il défend pour la théorie freudienne ne tient qu'aux reconstructions du passé. Or je soutiens que la psychanalyse ne vise pas à redonner une meilleure image du passé, mais à construire l'avenir (et pareillement le passé) depuis l'actualité. Les rapports au passé changent en étant impliqués dans des rapports à venir bien différents de ceux-ci.

4. La raison structurale

Le problème de la généralité est subverti par ce que la structure a d'universel. Je dis : la structure, et non son modèle. Or on ne donne jamais qu'un modèle de la structure. Je considère que le psychanalyste « entend » ce qui [lui] est dit par l'analysant, selon ce modèle — et qu'il y inscrit (c'est du moins ce que je fais) la gravitation de l'analysant. Dès lors, le mieux est de promouvoir le modèle le plus large possible afin qu'il prenne le maximum d'éléments (conceptuels ou autres) dans ses filets. (Ainsi j'entends qu'il s'agit de passer du quadripodique à l'hexapodique, etc.) Ne plus chercher par exemple l'événement traumatisant à la base du symptôme au profit de l'événement fictif (fantasmé) ou situé dans une histoire inaccessible (le meurtre du Père primordial) incite à reprendre leur valeur structurante en termes de signifiants. Alors l'extension à l'espèce (humaine) des questions de

³³ Cf. RL

³⁴ À propos de Grünbaum, de Wittgenstein, entre autres, on peut lire la thèse de Vannina Micheli-Rechtman, ...

meurtre, de pouvoir phallique, de transmission, etc., peut se rendre en termes de signifiants et de logique. La structure en prend son assise.

La question est de donner, je le répète, la structure la plus large et la plus fluctuante pour y inscrire ce que l'on entend. Qu'y a-t-il d'autre à comprendre du discours du patient ?

[à suivre]

*

IV. La psychanalyse comme induction nominaliste

(22 avril 2003)

On peut dire que les thèses de Nelson Goodman s'appliquent assez exactement à la psychanalyse. Qu'en est-il alors de leurs conséquences ?

« Utiliser un nom pour une espèce, c'est (entre autres choses) vouloir réaliser des généralisations et former des anticipations concernant des individus de cette espèce. »³⁵ Classifier, c'est donc aussi prédire.

Goodman s'appuie pour cela sur son refus de reconnaître des espèces *naturelles*. En effet les similitudes entre éléments d'une espèce ne sont « reconnues » que (1) par l'anticipation qui les concerne quant aux *conséquences* de cette classification et (2) par les inférences qu'on suppose nécessaires à soutenir cette *inscription dans* une espèce. La psychiatrie est là. La psychanalyse par contre souligne anticipations et choix d'inférences en eux-mêmes. Ainsi la « castration » ne vaut comme concept qu'en termes de *menace* et n'est reconnue que *pour* les effets (d'inscription *dans la structure*) qui s'en déduisent. C'est bien souligner le caractère d'après-coup rétrogrédient de la théorisation psychanalytique (la psycho-psychiatrie se présentant dans la progrédience).

Or Goodman met en œuvre un prédicat paradoxal : une chose est « vleur » si elle a été examinée avant le moment *t*, et qu'on a remarqué qu'elle est verte, ou qu'elle ne l'a pas été (et donc qu'elle ne l'est qu'ensuite), et est bleue. Je soutiens que la pratique analytique est de cet ordre : elle réorganise passé et, bien sûr, avenir selon le moment de leur assertion et surtout, par là, en fonction de leur énonciation (rétrogrédiente et progrédiente). Le paradoxe de *vleu* est ainsi asphérique : vert et bleu selon le regard local, mais *vleu* globalement. Ainsi, selon les données ci-dessus (vert et bleu) : une chose est verte selon *l'effet* de son examen (de façon progrédiente), elle est bleue pour spécifier la *cause* (sinon les raisons) de l'examen (de façon rétrogrédiente). Cela spécifie les prédicats de la psychanalyse d'être eux aussi paradoxaux parce qu'hypothétiques (ce sont des faits de supposition), comme le sont les signifiants.

C'est ainsi que Freud fonde le « scepticisme » de la psychanalyse (*Unglauben*) : l'Acropole est bien réelle, mais je ne saurais y croire — car je fonde mon doute dans le passé (je n'ai pas cru à l'existence d'Athènes quand ce n'était que matière d'enseignement) et sur l'objet (alors que ce doute me concerne comme sujet : je n'ai pas ma place, là, à Athènes). De façon rétrogrédiente, l'Acropole n'existait pas ; de façon progrédiente, je suis bien obligé d'admettre qu'elle existe, mais que je ne devrais pas m'y trouver (par piété filiale pour un père qui n'avait pu s'y rendre lui-même). Autrement dit, Freud ne réussissait pas auparavant à se projeter à Athènes (d'où la mauvaise humeur à Corfou). Projeter l'improjectible³⁶, tel est, peut-on dire, le projet (*Entwurf*) de la psychanalyse. Rien de moins projectible que la fonction paternelle, car elle est strictement le modèle de la projection (et plus exactement de la réversion) et qu'à strictement parler il n'y a de projection que lors de la mise sous le boisseau

³⁵ Ian Hacking, *Le plus pur nominalisme, l'énigme de Goodman : « vleu » et usages de « vleu »*, trad. fse Éditions de l'Éclat, p. 9.

³⁶ *Ibid*, p. 17.

de la signifiante paternelle. Voilà pourquoi Lacan indique que l'acte lui-même ne saurait être prédiqué — même en tant que *vleu*.

Le problème de Goodman, concernant le prédicat *vleu*, se situe précisément au niveau du passage propre à la psychanalyse entre classification et généralisation (entre le particulier et l'universel) ; la « matrice culturelle » (Freud : c'est un malaise) qui est la nôtre n'en fait état que sous couvert du discours ensembliste, qui généralise les concepts bien au-delà des mathématiques, avec sa raison clôturante (même pour un ensemble non borné), doublant celles d'acquisition et d'accumulation (capitalisation). Cette culture implique d'autant sa « part maudite » (Bataille) et les excès qui s'en organisent : rapport du plus-de-jouir à la castration comme nécessaire, soit $\Phi(a)$ et $\mathcal{A}(-\phi)$ selon leur mode d'inscription (mâle ou femelle), c'est-à-dire selon le type de fonction et d'argument en jeu.

1. Prédiquer, catégoriser

Comme le dit Lacan, aucun obsessionnel n'est identique à un autre. Alors qu'en est-il de cette classification ? Comment construisons-nous des « versions » apparemment correctes du monde ou des choses ?³⁷ Comment se donne la théorie et se déterminent les arguments fondateurs de celle-ci ? Qu'est-ce que reconnaître des apparentements et des distinctions entre les choses ? (Qu'est-ce donc qu'une représentation de chose — voire une représentation en tant que [elle vaut comme une] chose : *Sachvorstellung* ?)

Il va de soi que la généralisation est fictionnelle — Lacan ne dit rien d'autre de l'universalisation de La vérité (distincte du mi-dire comme pas tout). Il est sûr aussi que l'universel ne concerne directement personne, mais chacun implique dans son existence un réel dont les contre-coups se marquent bien sur chacun d'autre. Qu'on l'imagine, aussi en psychanalyse, avec le prédicat « Juif » (un Juif) : cette démarcation (cette marque, cf. *Merkzeichen* de l'inconscient, Freud, « La dénégation ») n'a pas été/n'est pas sans effet sur qui s'en trouve estampillé et non plus sur les autres.

Ce n'est qu'avec l'induction par généralisation (du particulier au général et non du particulier au particulier) que se construit une théorie, explicative ou non, testable ou non. La psychanalyse n'agit que « particulièrement » selon ce mode spécifique qui n'utilise de généralisation que selon la conception de l'analyste (l'analysant n'a à son service que le Larousse médical, peut-on dire) et encore cette généralisation n'opère à l'occasion que passant par la particularité de cet analyste-là. Dès lors, l'enseignement de la psychanalyse ne saurait procéder que par généralisation de situations exemplifiantes (ex-amplifiantes), dont l'on ne saurait tenir les termes pour assurés hors contexte — ou, préférentiellement, parce que mieux dit, par abstractions théoriques. C'est donc là mon choix, toute la question concerne alors la tenue du discours, sa consistance.³⁸

L'induction de la psychanalyse met à bas toute nomologie synthétique *a priori* : pas de règles opérantes qui soient préformées. On ne saurait en tant qu'analyste agir *comme Lacan* (c'est un exemple encore actuel), car on ne saurait alors *y être* en tant qu'analyste. Pas de préceptes, pas de balisage préalable.

Le problème de la recevabilité des espèces acceptables est à la base de toute induction en ce que celle-ci procède par élimination³⁹. À mon avis, le choix en est politique. Chacun s'en détermine selon l'assise qu'il veut sienne dans le panorama d'ensemble de la théorie (pour nous, la théorie psychanalytique : est-elle singulière, unique, implique-t-elle un univers ?). L'induction va de pair avec l'axiomatique. La psychanalyse en souligne que le

³⁷ Ce sera le thème de mon séminaire de l'an prochain (2003-2004) : *Constructions en analyse*, avec un abord différent de celui de Freud.

³⁸ Cf. R.L., colloque « *Tenir discours* (Lysimaque et collègue international de philosophie), 19 .

³⁹ Nicod

choix est contingent : impossible de faire prédire au signifiant ses conséquences nécessaires, tout dépend du frayage *en train* (c'est le mot) *de se faire* (*Bahnung*). Même à choisir un type de prédicat comme *vleu*, on est embarqué : pour moi, la psychanalyse est engagée, c'est-à-dire que le psychanalyste l'est. La dite santé d'une théorie ne saurait être établie de l'extérieur — et donc il n'appartient pas au psychanalyste d'en juger ainsi pour les symptômes mis en œuvre par l'analysant. Cela pose la question de la psychanalyse en acte, puisqu'elle échappe au prédicat en tant qu'il est nomologique : que serait un prédicat (psych)analytique ?

Avant de tester quoi que ce soit, nous devons considérer la série :

raisons → prédictions → formation ou choix des prédicats
conditions anticipations leur usage

qui a l'avantage de rapporter les positions subjectives (ligne supérieure) à leur effet dans une supposée réalité. J'insiste sur le terme (lacanien, en particulier, cf. *Einstellung* dans Freud) de « position », car il a l'avantage de renvoyer à des éléments (du genre « positions égocentriques » dans Quine) récusés par la logique classique, en ce qu'ils soulignent qu'il n'est par contre « pas tenable [...] de restreindre une règle inductive à des prédicats non positionnels »⁴⁰.

On entrevoit, je pense, que la question du débat apparemment ridicule sur « vleu » a en fait trait à la vérité. On pourrait parler de « vraux » : que quelque chose ne soit vrai qu'à la condition d'avoir été examiné avant le moment présent, et sinon qu'il soit faux. Deux moments de l'hypothèse. Mais ce qui est moins tenable dans « vraux » (peut-être préféreraient-on : « frai ») est l'opposition radicale vrai/faux, qui n'est pas antinomique dans la distinction vert/bleu.

Le terme de « projectibilité » qui permet de passer d'un prédicat particulier (alors dit projectible) à la généralisation de son usage dans une théorie (par exemple pour un analysant : la théorie qui lui est propre du symptôme qu'il met en jeu en personne) a une autre consistance qui explique la première : c'est qu'il est « implanté ». L'implantation caractérise l'ancrage dans le réel (réel de l'impossible, de la répétition, du retour au même,...) en ce que cet ancrage ouvre à l'effectivité du prédicat : son usage, sa représentation,... Ainsi il ne saurait y avoir de fonction (valeur) d'échange sans qu'elle soit valorisée par son usage : $S_1 \rightarrow S_2$, $Un/(Un + a)$, ... L'utilisation d'un prédicat fait passer de son hypothèse à sa réalisation, de l'intension à l'extension de ce qu'il véhicule.

Prédictions et généralisations, anticipations et abstractions, caractérisent l'induction psychanalytique comme la tâche de construire les appareils théoriques capables de saisir la fonction intensionnelle en jeu — et retour déconstructif de ces appareils sur leur mode de composition.

Mais l'implantation ne « justifie » pas l'usage d'un prédicat : aucune habitude idéologique n'a valeur scientifique. Au mieux, c'est le retour de la raison à la cause qui le justifie en s'en trouvant soi-même justifié. Ainsi le prédicat « coupure » ou « poinçon » n'est pas exactement le même (seule sa fonction reste intangible) selon qu'il intervient avant ou après avoir déjà opéré comme lien du sujet à l'Autre. Ensuite il devient lien objectal pour le sujet. Passage de la pulsion au fantasme. Cela définit pour une bonne part la théorie de l'écart en psychanalyse.⁴¹

*

2. Tel ou tel réel

⁴⁰ Ian Hackey, *op. cit.*, p. 29.

⁴¹ Cf. RL, séminaire 01-02

On pourrait parler de choix des catégories (Porphyre). Ici à mon avis le nominalisme intervient et Lacan a eu du mal à se situer : à la fois refusant d'être taxé de nominalisme et certifiant que les mots font les choses. À considérer avec Goodman que selon Hume « les régularités dans l'expérience engendrent des habitudes d'anticipation », cela implique que les prédictions se conformant aux régularités passées sont normales et valides. C'est alors omettre qu'une telle conformation est elle-même un facteur nominaliste d'intervention « vleur ».

À mon sens, il convient d'entériner la position non scientifique de la psychanalyse en reprenant le problème de la causalité (béance du non-rapport, selon moi) pour faire en sorte qu'il laisse place au rapport raisons/conditions (soit à la fois nomologie, *i.e.* déontique, et conditionnels irréels). Je suis assez d'accord pour aborder le réel par son côté partiel et de parler de types (*sorts*) plutôt que d'espèces (*kinds*) et, avec Frege, de sens (*signification* en anglais) plutôt que de signification (*meaning*), car ces seconds termes vont dans le sens de la généralité (et de son fond ontologique de *genre*), à l'envers le type, la sorte renvoie au « sort », à la fortune.

Tout le problème est l'étiquetage dans une classe⁴², passant par l'abstraction des similitudes, leur nomination (nommer à telle place) selon des modèles (*Darstellung*) opposés aux particuliers. Le nom est simultanément à la distinction de la chose. Or la ressemblance ne saurait se départir du semblant.

Je ne conçois pas que ce soit l'expérience (ne serait-ce que l'expérience supposée) qui « vérifie » l'éventuelle fixité des « substances correctes », utilisables, accessibles, mais c'est par contre leur valeur signifiante qui les caractérise par leur évolutivité selon des rapports. En effet classifier, et donc trier, pour généraliser et de là spécifier à chaque fois un réel (et pas uniquement une substance), implique une difficulté signifiante. En l'occurrence (1) ou l'on dispose déjà du signifiant classificatoire, et le tour nominaliste est joué, (2) ou bien on n'en dispose pas, et alors par quoi le remplacer ? Y aurait-il accès direct au réel (*acquaintance* de Russell)⁴³ ? Se départir du signifiant revient à rendre toute transaction impossible — et c'est spécifier le réel par la négative. Dieu est proche. À la place de « l'acquaintance », la labilité de signification des fonctions signifiantes rend précaire la fixité de la signification (sauf dans la situation d'un état psychotique). Dès lors, quelle attitude adopter ?

*

3. La justification

La raison pour accepter un axiome est largement inductive.⁴⁴ Acceptabilité et supposition sont une seule et même fonction, moins tributaire des choses que du sujet. Pour moi, justifier une méthode « d'analyse » (au sens large du mot), par exemple dans l'établissement d'un système inductif, est une façon de recourir aux causes, d'y recourir en s'éloignant des raisons pour lesquelles ce système a été construit.

En psychanalyse la difficulté du « raisonnement » tient à ce qu'il n'y a nul appui (qui lui soit interne) qui tienne en soi, puisque la réversion entre intérieur et extérieur est ce qu'il y a de constamment opératoire, entre le sujet et l'Autre comme d'un signifiant à l'autre.

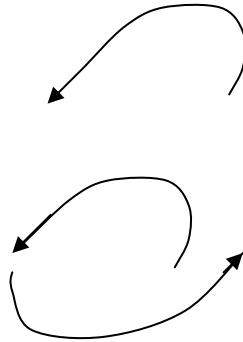
Le minimum de ce qu'on obtient dans une cure psychanalytique n'est pas uniquement inductif ou significatif dans son changement, ce n'est pas non plus une question d'appellation. Mais ce qui valait comme vert avant (ou noir) peut valoir comme bleu maintenant (ou rose), et *cela reste ce que c'est*, mais nos rapports ont changé.

⁴² Voir Lacan et la théorie générale de la suspicion : « Le nombre treize... », *Autres écrits*, pp.

⁴³ Cf. RL, séminaire *Le truchement*, séance du

⁴⁴ B. Russell et A. N. Whitehead, *Principia Mathematica*

Or la fondation de toute nécessité selon un après-coup rétrogrédient exclut dès lors tout scepticisme et impose au futur son devenir, y compris en ce que, de ce fait même d'avoir produit sa nécessité, cet après-coup rétrogrédient induit un après-coup progrédient dont la conséquence est distincte de ce qu'aura pu être le départ supposé.



Toute position aléthique s'en détermine. C'est une question sophistique temporelle. Lacan le fonde ainsi dans « Le temps logique... ». L'interférence du *more geometrico* ne sert qu'à assurer une base, sans quoi uniquement hypothétique, à l'après-coup rétrogrédient, alors que l'écart entre les deux après-coups (et ce qui s'en suit de constitution d'un « tricot ») permettrait d'en reprendre la fondation de manière moins « solide » et plus temporelle, fluctuante. L'adaptation consensuelle des protagonistes du Temps logique est, par exemple, à la fois hypothétique et de l'ordre de « vleur » (la limite entre *vert* et *bleu* étant marquée par chaque scansion).

J'insiste sur le temps pour ne pas centrer sur ce qui me semble inadéquat, c'est-à-dire la signification, l'élucidation de l'induction. (Ça laisse de côté ce que j'ai déjà commenté par ailleurs des difficultés soulevées par Wittgenstein et élaborées par Kripke sur « Règles et langage privé ».⁴⁵) Peut-être ai-je tort de laisser la signification de côté. Il est vrai que c'est la tendance de Lacan (c'est tout son propos sur « La lettre volée » dont il instaure le séminaire qui l'analyse comme clef de ses *Écrits*). J'ai déjà abordé cette question il y a longtemps — mais n'ai pas persisté quand (peut-être) il faudrait réintégrer la signification au sein de la chaîne signifiante.⁴⁶ À mon avis l'idée que « ce sont les objets mathématiques, le caractère irrésistible de l'inférence déductive ou l'idée que les règles déterminent inexorablement le cheminement de la preuve »⁴⁷ ne convient pas à la psychanalyse.

Le propre de la dite « énigme » de Goodman est un joke qui conserve son côté effrayant tant pour le platonisme que le semblant d'opposition au platonisme que constitue le biologisme (ainsi de la pseudo-prédétermination cérébrale des nombres chez les singes !)⁴⁸ — à l'encontre de la difficulté de produire un concept (signifiant) de nombre qui tienne.⁴⁹

La « nouvelle énigme de l'induction » est, à mon avis, pour beaucoup une difficulté à manier le contingent et déjà à s'y rendre.

*

4. L'improjectible

⁴⁵ Cf exposé au colloque

⁴⁶ Cf. RL, « Un déchiffrement de dimension signifiante pure », colloque de Dimensions freudiennes, ... 199, ...

⁴⁷ I. Hackiney, *op. cit.*, p. 97.

⁴⁸ Dehaene, *cf. supra*.

⁴⁹ Cf. Belna, *Le nombre chez Dedekind, Cantor, Frege, Vrin*.

« Vleu » n'est pas projectible. Il n'empêche qu'il est usité et qu'il joue un rôle dans la prédication particulière de la psychanalyse et ce qui s'en suit de généralisation.

Cette difficulté attenante à la théorie psychanalytique est tributaire de la place qu'y prend le nom propre : à la fois, façon Frege, il est à prendre comme fonction (le Nom du Père en est la métaphore) et comme prédicat (c'est le jeu signifiant sur le nom propre). Cette différence tient à une position variable selon qu'on considère que le prédicat (qu'un prédicat) déjà en usage est nécessaire ou non à la formation d'anticipations (d'hypothèses). À la fois je le soutiens (c'est la déconstruction rétrogradante), mais n'y implique pas de prédicat tenable : il n'est question que de déconstruction. « L'implantation » (l'habitus, l'usage, la réalité) n'est pas nécessaire à l'innovation (la construction), mais la déconstruction l'est. Pour Lacan, l'acte est antinomique au prédicat, nous devons tenir ferme cette barre.

Le problème de « l'acquisition » du langage de l'enfant⁵⁰ démontre bien que les anticipations (et donc classifications et généralisations) se passent de prédicats, mais pas de modalités existentielles.

Qu'est-ce qui n'est pas projectible en psychanalyse ? Autrement dit, qu'est-ce qui n'entre pas dans des prédictions et des généralisations ? Qu'est-ce qui ne peut être abstractisé pour ce faire ?

[à suivre]

Bibliographie

Jacques Lacan, « La direction de la cure... », *Écrits*, Seuil, et par contraste : Coll., « La psychanalyse d'aujourd'hui ».

Jacques Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science (Wittgenstein, lecteur de Freud)*, L'éclat.

François Rivenc, *Recherches sur l'universalisme logique (Russell et Carnap)*, Payot.

Porphyre, *Isagoge*, Vrin.

Alain de Libera, *La querelle des universaux, de Platon à la fin du Moyen-Âge*, Seuil

Ian Hacking, *Le plus pur nominalisme, l'énigme de Goodman*, L'éclat.

⁵⁰ Cf. R.L., séminaire à venir en 2003-2004 au C.M.P.P. d'Ivry-sur-Seine : *Neurolinguistique et autisme*.